

## 7. Admettre que nous ne sommes pas bons

Ce que je veux approfondir avec vous, c'est avant tout le fait que nos vœux et nos engagements à suivre le Christ dans la vocation que Dieu nous a réservée personnellement n'ont de sens et ne peuvent porter du fruit que si nous les comprenons comme une aide à passer de ce qui nous importe à ce qui intéresse le Christ. Et ce qui intéresse le Christ, c'est en réalité le centuple de ce qui nous importe, parce que la seule préoccupation du Christ et du Père et de l'Esprit est notre salut, la plénitude de notre vie dans la participation à la vie divine du Fils de Dieu dans la Trinité.

Mais pour arriver à comprendre ainsi les vœux et les engagements dans n'importe quelle forme de vocation, à commencer par la vocation baptismale dont nous renouvelons les engagements à chaque Veillée pascale, il est nécessaire de faire l'expérience que ce saut de nos intérêts à ce qui est important pour Jésus-Christ n'est pas le fruit de notre propre capacité, de notre propre engagement, mais de la grâce de l'Esprit Saint qui vient au secours de notre faible liberté et de notre volonté chancelante.

Dans l'évangile de Luc, Jésus dit quelque chose de très important en parlant de la prière : « Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent ! » (Lc 11,13)

J'ai dit une fois à une moniale qu'elle était mauvaise. Elle n'a pas du tout apprécié. Mais je lui ai répondu : « Si, tu es mauvaise comme moi, je suis mauvais, et l'abbesse et toutes tes sœurs. Même le Pape est mauvais. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est écrit dans l'évangile, cela doit donc être vrai, même si, pour toi et pour moi, ce n'est pas toujours évident que nous soyons mauvais ! »

Je ne sais pas si je me suis fait comprendre. Je me rends de plus en plus compte que celui qui ne laisse pas Jésus lui dire qu'il est mauvais ne pourra jamais devenir bon, car il continuera à vouloir puiser la bonté dans la citerne fissurée de sa propre volonté, du propre engagement et ne la demandera pas à Dieu, le Père bon.

En fait, Jésus dit au jeune homme riche qui l'appelle « bon Maître » : « Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul » (Mc 10,18). C'est incroyable, même Jésus ne veut pas être considéré comme bon ! Il veut que seul le Père soit considéré comme bon. Car même lui ne veut pas vivre de sa bonté, même si elle est divine et infinie comme celle du Père, mais il préfère transmettre la bonté du Père que l'Esprit lui communique constamment et qu'il demande au Père comme en la respirant continuellement.

Même toutes les vertus, qui se résument dans la charité, la bonté de Dieu, ne nous sont possibles que si nous nous en sentons vides et incapables, et si nous offrons à Dieu l'espace de l'humble prière, de la supplication constante qui permet à l'Esprit de nous remplir de toute vertu, de toute bonté, de toute charité.

En effet, que nous demande d'emblée saint Benoît dans le Prologue de la Règle ? « Avant tout, demande-lui par une très instante prière qu'il mène à bonne fin tout

bien que tu entreprennes ; ainsi, après avoir daigné nous admettre au nombre de ses enfants, il n'aura pas sujet, un jour, de s'affliger de notre mauvaise conduite. Car, en tout temps, il faut avoir un tel soin d'employer à son service les biens qu'il a mis en nous, que non seulement il n'ait pas lieu, comme un père offensé, de priver ses fils de leur héritage, mais encore qu'il ne soit pas obligé, comme un maître redoutable et irrité de nos méfaits, de nous livrer à la punition éternelle, tels de très mauvais serviteurs qui n'auraient pas voulu le suivre jusqu'à la gloire. » (RB Prol. 4-7)

Dans ce passage de la Règle où il insiste beaucoup sur la prière continue et insistante, saint Benoît parle à plusieurs reprises du bien et du mal, de la bonté et de la méchanceté qui peuvent exister entre nous et Dieu. Le bien est avant tout quelque chose que nous recherchons, quelque chose vers lequel nous tendons et que nous voulons atteindre. En même temps, il y a des biens de Dieu qui sont mis à notre disposition et auxquels nous devons correspondre, dont nous sommes responsables devant le Père. Si ce n'est pas le cas, Dieu sera mécontent de nos mauvaises actions, voire irrité au point de nous condamner au châtement éternel comme de très mauvais serviteurs (« *nequissimos servos* »). Mais pourquoi ces serviteurs sont-ils très mauvais ? Parce qu'ils ne veulent pas suivre le Seigneur jusqu'à la gloire, la gloire des enfants de Dieu.

L'accomplissement de la bonne œuvre que nous devons donc demander à Dieu avec une prière très insistante (« *instantissima oratione* ») est donc la gloire de Dieu à laquelle il nous sera donné de participer en tant qu'enfants dans le Christ par l'œuvre de l'Esprit Saint que Jésus nous demande de mendier au Père avec une confiance totale, afin de ne pas être mauvais mais enfants du bon Père.

Dieu ne s'impatiente pas à cause de nos faiblesses, de nos chutes, de notre incapacité à être aussi bon que lui. Ce serait comme si un père s'emportait contre son enfant de deux ans parce qu'il ne sait pas comment gagner sa vie en allant travailler. Ce qui attriste et irrite Dieu – mais en lui tristesse et irritation sont toujours des expressions de son amour – c'est notre refus d'admettre que nous avons besoin de lui pour changer, pour grandir, pour nous convertir de la méchanceté à la bonté, de l'égoïsme à la charité qui « ne cherche pas son intérêt » (1 Co 13, 5).

Nous avons tous besoin de cette conversion, de ce passage vraiment pascal qui nous fait passer de la mort à la vie, car l'homme replié sur lui-même qui n'aime que soi-même meurt, meurt à la vie divine pour laquelle il a été fait, la charité de Dieu. Nous ne vivons pas si nous ne passons pas de l'égoïsme du péché originel à la charité qui ne cherche pas son propre intérêt, littéralement : qui « ne cherche pas ce qui est à soi », dans laquelle nous ne cherchons pas ce qui nous appartient, ce qui est pour nous, mais ce qui est pour Dieu et pour tous, ce pour quoi notre cœur est fait, l'amour de charité pour lequel nous sommes faits, pour lequel nous recevons la vie.

Si nous ne comprenons pas chaque engagement de notre vocation, comme nos vœux, dans le contexte de ce passage, nous nous trompons, nous sortons de la route et notre vocation n'atteint pas la fin pour laquelle elle nous a été donnée, c'est-à-dire que nous ne suivons pas le Christ jusqu'à la gloire du Père, ce qui était le seul but de sa vie et de sa mission et donc le but et la plénitude de notre vie et de notre vocation.